

Homme : *Animal raisonnable qui occupe le premier rang parmi les êtres organisés.*
Le Petit Littré (1959)

La citation l'annonce : c'en est encore une.

Encore une histoire d'hommes.

Elle a le mérite d'être pleine de femmes. Jean Delas s'en félicitait dans un entretien datant de 2003 : *« Je suis cerné par les femmes. Dans la maison d'édition, il y en a partout. Chez moi aussi. Sur sept petits-enfants, j'ai six petites-filles. C'est une véritable déferlante. Au téléphone, les libraires sont des libraire(e)s, les enseignants sont des enseignantes, les bibliothécaires sont des bibliothécaire(e)s. Aux postes éditoriaux importants, encore des femmes. Et c'est vrai que, pendant très longtemps, les auteurs d'albums étaient des hommes : Ungerer, Sendak, Corentin, Pommaux, Dumas, Gay… Mais il y a de plus en plus d'auteur(e)s femmes. »*

Une belle histoire, donc.

Un récit, non pas d'amour et de mort, façon *Tristan et Yseult*, mais de réussite et d'action : une *success story* archicontemporaine et moderne – sauf qu'elle garde un aspect de conte de fées. On n'en attendait pas moins dans le domaine du livre d'images.

Par quelque bout qu'il entame sa narration, fût-ce par le bout le plus personnel, le conteur aura intérêt à respecter la formule incantatoire traditionnelle. Il prendra la voix de Jean Rochefort et prononcera en ouverture les mots magiques, ceux qu'utilise tout bon aïeul à la veillée pour capter l'attention de ses petits-enfants : *Il était une fois…*

La recette a fait ses preuves.

IL ÉTAIT UNE FOIS, au fond d'une campagne humide, voilà pas mal de temps, vers la fin du XX^e siècle, en 1982 pour être précis, un aimable oisif qui se flattait de son oisiveté mais qui ne repoussait pas absolument l'idée de trouver un travail, car il avait une famille à nourrir.

Ex-libraire de province et auteur lui-même d'opuscules remarqués par ses proches, son goût des livres et la pression de son entourage l'amenèrent un jour à prendre le train pour aller rencontrer à Paris les dirigeants de *l'école des loisirs*, éditeur de pointe pour la jeunesse.

Une rumeur amicale disait que ces gens-là lui réservaient un emploi fait pour lui.

L'entretien que lui ménagèrent en duo Jean Delas et Jean-Louis Fabre, directeurs de la maison, eut lieu au terme d'une matinée de printemps.

– Nous cherchons – exposèrent les deux hommes au candidat débarqué de sa gare Saint-Lazare et maintenant assis face à eux de l'autre côté d'une table ovale qu'inondait le soleil tapant fort à travers la fenêtre – nous cherchons quelqu'un qui ait un minimum d'expérience des métiers du livre et qui dispose par ailleurs d'une certaine souplesse d'emploi du temps. C'est votre cas, paraît-il.

L'ex-libraire hocha la tête et demanda :

– Que devra faire cette personne ?

Réponse :

– Elle devra rester chez elle, assise dans son fauteuil.

Perspective alléchante. L'ex-libraire s'enquit à tout hasard :

– Mais encore ?

– Il lui faudra répondre au téléphone et le faire surtout le soir, après la fermeture de nos bureaux, quand il n'y a plus personne ici pour prendre les appels d'une catégorie particulière de nos salariés de terrain. Tel sera l'essentiel de sa mission, du moins pour commencer.

L'ex-libraire dit que ça tombait bien. La station assise et la causette au téléphone étaient en quelque sorte ses deux spécialités.

Il crut honnête d'avouer :



– Il y a d'autres domaines où j'accuse, par contre, quelques lacunes. Je n'ai aucun sens pratique. Je sais à peu près lire et vaguement écrire, mais pas du tout compter. Les lois du commerce restent pour moi de l'hébreu. Je manque de bagage administratif. J'ignore tout de la vie des entreprises. Et puis, mes facultés d'entendement battent des records de lenteur. Je ne suis pas forcément la recrue idéale.

– Votre librairie ne marchait pas si mal, non ?

– Mon associé s'occupait des choses sérieuses. Moi, je bouquinais et je bavardais avec le client.

Les deux examinateurs laissèrent le candidat s'enferrer un petit moment. Ils vérifiaient l'exactitude de la maxime selon laquelle « l'horreur de son propre intérêt est une des variantes de l'orgueil ».

Puis Jean-Louis Fabre dut juger que le numéro d'autodénigrement avait assez duré. Après un coup d'œil à Jean Delas, et s'étant ôté de la bouche la pipe que les mauvaises langues affirment qu'il fumait à l'époque, il annonça comme on annonce « vous chaussez du 43 » :

– Vous êtes l'homme qu'il nous faut.

– Ça ne fait aucun doute, approuva Jean Delas. Nous pouvons lever la séance et passer à table.

Il se leva lui-même :

– Nous vous emmenons déjeuner. L'italien, ça vous va, cher monsieur ?

L'ex-libraire n'avait rien contre un risotto arrosé de valpolicella. Il fit honneur au repas, vida régulièrement son verre, se laissa tenter par un dessert, puis s'en retourna vers sa Normandie, la tête lourde mais le pied léger.

À la maison, sa femme lui fit l'accueil de circonstance. C'était une de ces épouses à l'ancienne qui prennent à cœur les succès de leur mari. Elle posa d'emblée la question d'ordre impressionniste :

– Alors, ils sont comment, à *l'école des loisirs* ?

Point d'examen délicat pour quiconque cuve son valpolicella. Au prix d'un effort d'analyse, l'ex-postulant et désormais heureux impétrant réussit cette réponse à tâtons :

– Eh bien… euh… comment dire… À première vue, pas vraiment comme les autres…



Après rumination, il renchérit :

– C'est vrai. Ces gens de *l'école des loisirs*, ils n'ont pas l'air d'être tout à fait comme les autres. Mais alors, pas du tout.

Des gens pas comme les autres

Au seuil des années quatre-vingt, cette différence, cette altérité, hasardera-t-on pour le plaisir d'un mot savant, impose son évidence à quiconque a affaire à *l'école des loisirs* à quelque titre que ce soit, libraire, bibliothécaire, auteur, illustrateur, imprimeur, professeur, éducateur, journaliste, coursier, parent, enfant ou demandeur d'emploi.

Depuis plus de quinze ans, la conviction s'est insinuée, puis gravée dans les têtes, que les dirigeants de cette maison échappent au modèle courant. Une grâce spéciale venue d'en haut semble les protéger des conformismes de leur métier.

Il faut dire que le n° 11 de la rue de Sèvres n'est pas n'importe quelle adresse. Il s'y éleva jadis une abbaye de prémontrés. En outre, Joris-Karl Huysmans, romancier de la vie à rebours, et donc ennemi par hypothèse de tout sentier battu, y a vécu. On peut croire que son fantôme continue à hanter les lieux pour y exercer une influence posthume.



Les deux dirigeants qu'a rencontrés l'ex-libraire normand lors de son entretien d'embauche ne sont pas spécialement des chanoines prémontrés. Rien non plus ne les désigne à première vue comme esthètes « fin de siècle » buveurs d'absinthe.

Ils ont, par contre, cette première bizarrerie d'être trois – et donc quatre, comme les mousquetaires.

Aux côtés de d'Artagnan-Jean Delas et d'Aramis-Jean-Louis Fabre (revêtus, pour le rôle, en 1982, non pas de la casaque à croix fleurdelisée avec chapeau à plume d'autruche, mais du sévère complet-cravate en usage au XX^e^ siècle) doit être mentionné Arthur Hubschmid, version cool d'un sombre Athos en pantalon de GI et bonnet de marchand de marrons.